



**Concours de nouvelles 2024 de Mably**

**Prix du jury pour le sujet libre**

**Ânes sensibles**

**De Jocelyn Héritier**

Derrière l'épaule basaltique de l'ancien volcan du Chenavari, une infusion de pastels et de cuivre alanguissait le ciel. Le soleil de novembre n'allait pas tarder à disparaître. L'atmosphère était étonnamment douce, les bêtes n'étaient pas encore rentrées à l'abri, semblant elles aussi profiter des rais apaisants qui se déversaient sur leurs encolures. Olivier était au milieu d'elles et ne bougeait pas. Il s'accordait à leurs souffles, à peine perceptibles. La journée avait été éprouvante, saturée d'énergies sauvages et d'émotions fortes. Ce moment-là avec les bêtes, cette intimité silencieuse, avait valeur de soulagement, de délivrance presque.

Amnèze s'était pelotonné contre lui pour réclamer sa dose de caresses. L'âne n'avait pas besoin de forcer pour susciter l'attendrissement. Ses grands yeux bordés de mascara avaient raison de quiconque.

*Merci à toi* murmura Olivier en s'inclinant vers les longues oreilles de l'animal.

\* \* \*

Cassandra avait tendu l'enveloppe à Martial.

- Encore une lettre de ton frère.
- Il n'arrêtera donc jamais.

Depuis leur terrible altercation, il y a treize ans, son frère n'avait cessé de lui envoyer chaque mois, une enveloppe... vide.

Martial avait pu imaginer le parcours de son cadet à distance, grâce aux cachets et aux timbres. Des lettres de Bangalore, Madras, Hyderabad, Bhubaneswar, Calcutta, et Varanasi lui étaient parvenues. Olivier était resté plusieurs mois à Dharamsala. Il était aussi passé par Janakpur, Bhaktapur, Katmandou, Patan et Pokhara, au Népal.

Dix années d'un long périple auquel Martial avait été associé par procuration et, bien qu'il s'en défende, avec un certain contentement. Avec l'excitation des recherches et un peu de rêverie, se figurant à la place de son jeune frère, il s'était immergé dans les eaux turbides et purificatrices du Gange, avait effectué des circumambulations autour des stoupas gigantesques et des montagnes sacrées, avait fait tourner des moulins à prières, avait psalmodié dans des temples munificents, s'était prosterné devant d'immenses bouddhas dorés, avait côtoyé des ascètes émaciés, des yogis hirsutes et de rayonnants lamas, auprès desquels il s'était initié à la méditation transcendante et à de mystérieux rituels d'élévation spirituelle.

En rentrant en France, Olivier avait vécu en Bretagne, sur les côtes du Finistère, puis s'était retrouvé, après une brusque diagonale descendante, sur les hauteurs rocailleuses d'un village ardéchois. Il y habitait maintenant depuis suffisamment longtemps pour qu'on puisse deviner qu'il s'y était installé.

Les dernières paroles que l'aîné avait adressées au cadet, les poings serrés, étaient irrévocables :

— Je ne veux plus que tu m'adresses la parole, je ne veux plus jamais te revoir. File au diable, loin d'ici !

Olivier avait obtempéré dès que son corps le lui avait permis, sans prévenir personne, abandonnant travail et connaissances. Et chaque mois donc, il s'était évertué à donner de ses nouvelles à Martial, avec cette enveloppe vide... et pleine d'insolence. Provocation, affront silencieux. C'est en tout cas comme cela que Martial l'avait ressenti au tout début. Non seulement il gardait en travers de la gorge ce qui s'était passé entre eux, mais il constatait que l'intelligence supérieure de son frère continuait à se manifester, avec une insupportable arrogance. Cette fameuse enveloppe semblait dire : *Tu ne veux plus me voir, tu ne veux plus que je te parle, et bien je te parle quand même et tu me vois quand même, à travers ce vide où s'exprime ta propre vacuité.*

Mais au fur et à mesure de la réception des envois, Martial avait commencé à se demander si cette absence de mots ne contenait pas un autre message. Olivier ne lui avouait-il pas, via ce témoignage mensuel, qu'il ne l'oubliait pas et ne cessait de penser à lui.

Car si la domination intellectuelle que son jeune frère avait exercée sur lui l'avait souvent excédé, il pouvait concéder que ce dernier n'avait jamais cherché à lui nuire. Olivier avait même souvent fait montre d'une grande compassion à son égard.

Il se remémora l'incident de la devinette ; cette fameuse devinette que lui avait soumis son grand-père malicieux : « Vingt cent mille ânes dans un pré et cent vingt dans l'autre, combien de pattes et d'oreilles cela fait-il ? » Martial, sourcils froncés, tentait vainement de trouver la solution. Le papé, sans penser à mal, pour abrégé la torture, avait conclu : « Quatre pattes, deux oreilles ! Réfléchis un peu ! Il n'y a qu'un âne, et c'est toi ! » (*Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre*). A ces mots, Olivier s'était mis à crier et à pleurer, invectivant le grand-père désemparé ; il ne supportait pas que l'on rabaisse son frère, qu'il idolâtrait. Il admirait, autant qu'il enviait, sa force pure et sa simplicité spontanée.

En dépit de cette rage sourde qui fermentait en lui dès qu'il songeait à Olivier, Martial ne pouvait réfréner les effets balsamiques de la nostalgie de leurs jeux enfantins. Il se ressouvenait de leurs moments de grâce, et de la fierté qu'il éprouvait à protéger ce petit être si intelligent, si émotif.

En fait, les deux s'aimaient à leur manière, sans savoir se le confesser.

\* \* \*

Martial n'ignorait pas que Cassandre avait parfois tendance à travestir la réalité en la saupoudrant d'exagérations ou d'inventions saugrenues. Mais il pardonnait tout à son premier amour. Il y avait dans la beauté sans fard de cette jeune femme, tout juste sortie de sa chrysalide, un érotisme décomplexé, dont il s'était tout de suite entiché. Cependant, il ne savait pas qu'elle souffrait d'une inclination pathologique à s'inventer des drames. Ce qu'on devinait, sans trop verser dans la psychologie, c'est qu'elle avait besoin d'être regardée et de paraître importante. Son air désinhibé semblait dissimuler bien des doutes et des fragilités. Elle avait raconté à Martial tout un tas d'évènements traumatiques, plus saisissants les uns que les autres, dont elle avait été victime ou témoin, depuis la prime enfance jusqu'à son adolescence.

S'il avait pris la peine de s'en enquérir auprès des parents de Cassandre, il aurait découvert avec stupeur que l'enfant unique avait été chouchoutée, protégée plus qu'il n'en faut, et qu'aucune tragédie n'était venue perturber le confort douillet d'une enfance normale, si ce n'est peut-être, la perte de son poisson rouge.

Comme on dit par chez nous, Martial la badait, avec les yeux de l'amoureux transis. Il gobait tout ce qu'elle lui servait, comme nourriture d'évangile.

Quand elle vint lui avouer en pleurs qu'elle avait cédé aux avances appuyées d'Olivier, Martial ne lui en avait pas voulu. Toutes ses foudres s'étaient immédiatement reportées vers le traître, la honte de la fratrie, qui avait abusé de la vulnérabilité de sa déesse.

Il avait débarqué chez son frère comme une tornade, dévastant tout sur son passage, y compris Olivier, qui se laissa brutaliser sans résister, recroquevillé sur lui-même, ballotté par le maelstrom furieux des poings et des pieds de son aîné.

Il aurait pu le tuer. Mais la lueur d'épouvante qu'il entraperçut dans le regard d'Olivier parvint à le faire revenir à l'état d'homme. Il revit l'air apeuré du frangin, ses tremblements nerveux, lorsqu'il fallait franchir le vide qui surplombait le ruisseau, sur un pont de fortune, fait de planches vermoulues récupérées dans la remise.

Martial s'était immobilisé, pétrifié durant de longues secondes et avait proféré les phrases définitives qui, croyait-il, mettraient un point final à leur relation fraternelle.

Tout l'entourage familial jugea sévèrement Martial. La plupart pariaient sur la probité d'Olivier et sur la mythomanie malade de Cassandre. Les rapports avec les parents et les amis respectifs ne tardèrent pas à s'envenimer, puis à se distendre, jusqu'à devenir inexistants. Le couple se retira pour vivre dans une autarcie domestique et sentimentale.

Olivier n'avait pas cherché à se défendre. La violence des coups et des injonctions l'avait convaincu qu'il fallait mieux disparaître, s'expatrier. En pansant ses plaies, en soignant ses ecchymoses, en tentant de faire retomber chagrin et douleur, il s'était dit avec un rictus d'amertume : les voyages chloroforment la jeunesse...et il était parti en Inde.

Peu de temps après avoir atterri à l'aéroport de Bangalore, les hématomes, les contusions et les confusions semblaient s'être dissipés. Peau et âme corroyées, adoucies, comme assouplies après le tannage virulent qu'elles venaient de subir. Olivier s'était senti incroyablement léger, délesté, dès qu'il avait pénétré le décorum kitch du temple et qu'il avait posé les yeux sur l'immense statue blanche de Shiva. Ses quelque vingt mètres de haut, son cobra enroulé autour du cou, son air sévère et paisible à la fois, avaient fini de le persuader qu'il lui fallait désormais s'attaquer à ses démons. Plus tard, sur le site de Swayambhunath, à Katmandou, il croiserait le faciès courroucé de Mara, le malin, le tentateur, avec lequel il pourrait se coltiner.

\* \* \*

La dernière enveloppe était, elle aussi, dépourvue de lettre, mais apportait enfin une information nouvelle. Sur le côté gauche de l'étui postal, était apposé le tampon de l'expéditeur ; on pouvait y lire :

*Ânes sensibles*

*Ferme pédagogique-Asinothérapie*

*Chemin de la Voie 07400 ROCHENOIRE*

\* \* \*

L'enfant qu'ils avaient eu avec Cassandra avait été diagnostiqué autiste dès l'âge de 6 mois. Il ne réagissait pas à son prénom (Vincent), semblait dénué d'empathie et se mettait à hurler sans raison apparente. Avec le temps, les choses n'avaient fait qu'empirer. Il ne s'intéressait toujours pas aux autres et ne jouait pas. Il monologuait d'une voix atone les vingt mots de son vocabulaire et fuyait les contacts, sauf celui de la main de sa mère, dont il se servait pour attraper un objet. Animal meurtri, effarouché, il se mettait en boule et son bouclier hérissé de piquants acérés empêchait tout un chacun de s'en approcher.

A bientôt treize ans maintenant, il ne communiquait plus guère que par onomatopées, ne se dressait plus sur ses jambes anémiées et s'engloutissait presque continuellement dans d'interminables épisodes catatoniques.

Martial, malgré toute sa volonté, ne réussissait pas à l'aimer comme il l'aurait voulu. Vincent l'épuisait, l'éreintait à force de ne pas sourire, à force de ne pas lui rendre un peu de ses efforts.

Intrigué par le mot *asinothérapie* dont il ne connaissait pas le sens, Martial découvrit sur internet, qu'à l'instar des chevaux, les ânes pouvaient être utilisés comme médiateurs thérapeutiques, avec toutes sortes de personnes affectées de troubles psychologiques et comportementaux. Bien sûr, cette révélation ne manqua pas de le troubler.

Après plusieurs mois de tergiversations, d'âpres et laborieuses discussions avec Cassandra, ils parvinrent enfin à se décider. Ils emmèneraient leur fils à Rochemore. Martial prit rendez-vous par téléphone et lorsqu'il eut son frère à l'autre bout du fil, ce dernier ne témoigna pas de surprise. Il paraissait les attendre.

Olivier avait suivi une formation de zoothérapeute et, durant ses stages, avait rencontré dans une asinerie bretonne, près de Quimperlé, un âne qui l'avait bouleversé. Fricotin, imposant baudet du Poitou au pelage laineux, dès son entrée dans l'enclos, était venu se frotter à lui. Là, Olivier avait ressenti une joie intérieure, libérée de jugements, qu'il n'avait jusqu'alors jamais expérimentée, même lors de ses retraites méditatives guidées, avec ses maîtres du Népal.

Cette communication, pour ainsi dire mystique, l'avait convaincu du pouvoir bienfaisant de ces équidés.

A Rochemore, les cinq pensionnaires qu'il élevait étaient devenus des célébrités locales, car le terrain sur lequel ils accueillaient les visiteurs avait été le théâtre de nombreux prodiges.

Il y avait donc cinq ânes : Algézi (pour soulager les douleurs), Aleptik (pour se fortifier, se revigorer), Aliz (pour l'introspection), Sophi (pour la sagesse) et Amnèze (pour faire émerger ce qui avait été refoulé).

Olivier croyait aux vertus magiques des mots et c'est pour cela qu'il avait baptisé chacun de ses ânes d'un nom susceptible de contribuer à la thérapie. Par une espèce de sortilège que les esprits cartésiens ne peuvent admettre sans regimber, les ânes s'étaient mis à prodiguer les bienfaits par lesquels leurs noms les désignaient. Doués de prescience, ils se dirigeaient instinctivement vers les « malades » dont les pathologies réclamaient leurs soins. Parfois, selon les maux et leur interaction, ils pouvaient intervenir sans se concerter, de façon collective, entourant le patient dans un cercle chaleureux.

\* \* \*

Les premières lueurs, imbibées de rosée, exhalaient des senteurs camphrées et dispersaient des éclats d'argent quand Martial gara le van devant l'entrée de la ferme. Avec Cassandra, ils

sortirent du véhicule, ouvrirent la porte latérale coulissante et firent descendre Vincent, avachi dans son fauteuil roulant.

Olivier se tenait sur le seuil, impassible.

Il n'y eut pas d'accolade ; une poignée de main furtive et un bonjour marmonné scella leurs retrouvailles. Vincent ne montra aucune réaction, il ne semblait pas être de ce monde. Olivier leur servit un café fort, gorgé d'amertume. Le bureau d'accueil, exigu, noyé dans une semi-pénombre, suintait de vapeurs de robusta brûlé. Laconique, mais précis, Olivier leur expliqua le protocole.

Ils poussèrent le fauteuil de Vincent, toujours absent, sur le chemin d'argile parsemé de cailloux blancs, qui menait à l'enclos où la bande des cinq paissait déjà. Sitôt la barrière entrouverte, toutes les têtes se tournèrent vers le petit bonhomme inerte. Le groupe entier, à l'unisson, s'avança d'une allure tranquille en direction de Vincent. Les yeux de l'enfant cillèrent comme des ailes d'insectes dans la lumière des néons. Il frémit et se redressa. Quand les ânes ne furent plus qu'à quelques centimètres de lui, ses bras et ses mains se tendirent en un geste d'hospitalité et de tendresse que ses parents ne lui avaient jamais vu. Il commença à effleurer les premiers fronts qui se présentaient à lui.

Toute la matinée durant, les ânes prodiguèrent leur attention, frôlant et cajolant Vincent, qui arborait désormais un sourire radieux. Les parents pouvaient enfin, sans crainte, toucher leur fils.

Le soleil était à son zénith quand Olivier, qui s'était absenté pour laisser la petite famille profiter de ces instants de communion, réapparut. Vincent le dévisagea, semblant le découvrir, et se leva brusquement de son siège en s'écriant, plein d'excitation et d'allégresse : « Papa ! ». L'exclamation des protagonistes, ânes et êtres humains, se confondit alors dans un braiement déchirant...